

Le Curé de Campagne.

—:O:—

LE vieux curé a soixante-quinze ans ; ferme et grand vieillard, robuste comme ses rochers, droit et carré comme la tour de son église. Indulgent dans sa force, souriant dans sa sagesse, l'esprit au courant de tout, le cœur toujours ouvert, la main toujours tendue, l'âme toujours en haut.

Belle et sainte vieillesse, couronnée de grâces, escortée de bénédictions, illuminée de clartés, entourée de reconnaissance et de respect. Il m'a dit :

— Je n'ai perdu aucun de ceux que Dieu m'a donnés : j'ai reçu de Dieu cette faveur que tous sont morts dans sa miséricorde et dans sa paix.

Jamais je n'ai quitté mes paroissiens que pour aller recevoir les ordres et les bénédictions de mon évêque, ou me retremper quelques jours dans la retraite.

Et je puis dire qu'alors je ne les quittais pas, puisque je ne cessais de prier pour eux, en demandant à Dieu de me rendre plus digne de les conduire.

Je mourrai sans avoir vu Paris, sans nul désir de le voir. J'ai enterré tant d'hommes qui avaient fait le tour du monde et qui n'ont rencontré Dieu qu'ici.

Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera satisfaite, et mon cœur assez content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

J'entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais en pierres dentelées. Valent-ils nos rochers, que la mer a creusés et travaillés six mille ans ?

Vos places publiques illuminées au gaz ont-elles l'étendue de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrosé vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

Vous aimez vos places d'eau grandes comme la main, et vos petits filets jaillissants. J'ai vu la vaste mer lancer jusque sur nos falaises des navires armés !

Mais ces divins silences de la mer et des champs tranquilles, et la douceur des aurores, et la splendeur des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

Je me suis fait dépeindre votre Paris : les quais sont bien alignés ; la rivière roule de la boue et des petits bateaux dans une rigole de moellons.

Il n'y a que de hautes maisons ; personne n'habite seul sa maison, ni même son étage. On a du monde sur sa tête et du monde sous ses pieds.

Partout l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas ; partout la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

Il y a tant de police, qu'il faut bien juger qu'on est entouré de malfaiteurs ! Vous n'ouvrez guère les yeux sans voir quelque spectacle flétrissant.

Les rues sont pleines de boutiques, les boutiques sont pleines de raretés. Beaucoup de meubles, beaucoup de rubans et d'étoffes, beaucoup d'orfèvrerie.